

observations chirurgicales

par M. Darles, chirurgien à Breançaire.

I

cancer à la lèvre



il est généralement reçu que le cancer vient & est produit des —
 schirres. cependant beaucoup d'observations prouvent qu'il n'y a aucune tumeur,
 aucun durillon tuberculeux dont les vaisseaux sanguins et nerveux vivement
 irrités, altérés, corrodés ne puissent engendrer des fungosités & dégénérer en vrai
 carcinome. il ne faut pour cela supposer aucun vice dans les humeurs, ni —
 aucune lésion intrinsèque dans la partie où il est situé. c'est pourquoi —
 il est d'une conséquence essentielle de distinguer ces cancers particuliers qui
 procèdent accidentellement d'un vice local, de ceux qui naissent de la —
 dépravation de la masse générale du sang, pour ne pas les confondre &
 dispenser le traitement qui est propre aux uns, d'avec celui qui convient —
 aux autres.

un jeune homme d'un tempérament vigoureux, voulut en 1757,
 se délivrer d'une espèce de verrue ou d'excroissance en forme de bouton,
 qu'il portoit sur la lèvre inférieure depuis plusieurs années, sans douleur,
 sans progrès & sans aucune autre incommodité que celle de gêner un peu
 la commissure des lèvres de ce côté. un empirique errant, de ceux —
 qui se l'arrogent impudemment toutes les connoissances d'un art qu'ils
 déshonorent, lui promit d'emporter ce bouton sans recourir au fer, il fut,
 conséquemment payé par avance, j'ignore de quel caustique il se servit, mais le
 traitement fut aussi long que malheureux et imprudent. ce bouton ou cette
 excroissance s'ulcéra et grossit; les nerfs et les vaisseaux altérés, devenus

longueux vigérent, il se fit des excoriations, d'où coula une sanie putride. De —
 sorte qu'au lieu d'un petit bouton indolent, ce jeune homme eut sur la lèvre
 une tumeur dure, exulcérée, cautérisée, qui lui fit souffrir des douleurs atroces.

celui qui le traitoit, en considérant tous ces desordres, qu'il n'avoit
 pas prévus et soupçonnés, dit au malade, qu'il n'étoient pas l'effet du —
 remède qu'il lui avoit appliqué, qu'il n'avoit fait que développer le mal caché
 intérieurement dans son corps, & qu'il ne doutoit point qu'il ^{provenant} d'un
 vice vénérien qui s'étoit jeté sur cette partie, et avoit occasionné ces —
 fâcheux accidens. Soit condescendance, soit que sa conduite ne fut pas —
 irréprochable à cet égard, le malade consentit à passer par les remèdes.
 suivant le rapport qu'il m'en a fait, ce traitement ne fut soumis à —
 aucune règle; aussi la tumeur empira & s'envenima davantage. le malade —
 fut la victime de l'ignorance du charlatan, qui après l'avoir trompé
 & se voyant dans l'impossibilité de le guérir, l'abandonna et alla —
 chercher ailleurs d'autres dupes.

les parents du malade & la famille du quel je m'intéressois, —
 m'appellerent alors; & il me fit le récit précédent de la manœuvre & des
 remèdes du charlatan qui l'avoit traité pendant quatre mois & —
 réduit dans un état pitoyable. je découvris le cancer, il avoit acquis —
 le volume d'un œuf de poule et paroissoit du caractère le plus
 malin & de l'aspect le plus hideux. il exhaloit une putrefaction extrême
 existoit une chaleur vive et mordicante, les tegumens et les chairs
 des environs étoient distendus, gercés et crevassés, toute la circonférence
 étoit rouge, livide, noire, couverte des filamens rongés et sphacelés avec
 des scissures profondes, les vaisseaux sanguins étoient dilatés, gonflés
 variqueux et noueux, il en saintoit une ichorose sanieuse, jaunâtre
 aigre, maligne, tenue et infecte.

le malade retenu dans le lit ne jouissant d'aucun repos, —
 souffroit des douleurs corrosives, affreuses et étoit effrayé de son état
 avec fondement, il lui étoit survenu depuis l'administration du
 mercure, plusieurs hémorrhagies qui venoient peut-être de l'érosion que
 les caustiques avoient produites. il éprouvoit des sursauts, des
 treuillements, pouvoit des cris par intervalles et se trouvoit —

3

atteint de fièvre et dans une émaciation, une débilité et un abattement général du corps.

cet appareil des symptômes caractérise individuellement un cancer, j'en instruisit les parents qui me prièrent de mettre en usage tous les moyens capables de remédier à cet état presque désespéré.

outre les accidents énoncés qui sont propres à la tumeur cancéreuse, le malade salivait, avoit les glandes de la bouche, les gencives gonflées, ulcérées et les autres signes fongueux d'une salivation précipitée, subite et inconsiderable. je m'attachai d'abord à les apaiser, à calmer la tension du ventre, à rétablir les selles, à brider par des antiphlogistiques et des rafraichissans appropriés pris intérieurement, l'action du mercure et enfin à lui procurer des issues par les émonctoires naturels. ~~mais ces moyens de soulagement ne regardoient pas~~

mais ces moyens de soulagement ne regardoient pas spécialement la tumeur carcinomateuse; il n'y avoit que deux manieres de la détruire, celle de l'extirper, le malade étoit trop faible pour l'entreprendre ou de la consumer par des caustiques, après l'usage téméraire qu'en avoit fait l'empyrique, je n'avois garde de m'en servir.

Dans ces entrefaites que restoit-il donc à tenter? falloit-il, tranquille spectateur, laisser souffrir et étendre davantage le malade; dont la mort s'avançoit à pas précipités. il n'y avoit point en effet ici de cure palliative à faire, le mal étoit extrême, et ne tentant pas la cure radicale, tous les secours que je pouvois employer étoient inutiles.

pendant après avoir mis ordre aux accidents de la salivation qui se modérèrent, je crus devoir appliquer sur le cancer ulcéré les remèdes les plus propres à calmer et à mitiger les douleurs. afin que ces remèdes pussent operer, je crus devoir dépouiller le cancer de tous les débris des fibres rongées, brûlées, cauterisées et noires dont la circonférence croûteuse étoit de tout côté couverte, parceque les caustiques avoient été appliqués partout.

pour le mieux détacher sans douleur et sans travaillement, je le coupai, le disséquai pour ainsi dire ou le séparai légèrement par parcelles avec une lancette ou la pointe d'un bistouri selon le besoin, en prenant garde de ne pas atteindre jusque au vif. en effet le malade ne souffrit point de ces opérations prudemment répétées, parceque tout ce que j'otois étoit mort et sphacélé. en le continuant

avec ces ménagemens nécessaires, parvenu à la base, j'en retirai plus qu'en tout autre endroit; de sorte que l'ayant bien decouvert, il s'y trouva un enfoncement notable, qui alloit jusqu'au vif, et la base devenoit ainsi beaucoup plus petite que le diamètre de la circonférence du cancer.

cette remarque me fit naître l'idée, en me cherchant qu'à mitiger les douleurs, de tenter une cure radicale singulière: les réflexions qui me fortifièrent dans cette pensée sont que le malade quoiqu'affaibli étoit d'une constitution robuste et d'un tempérament sain, que le cancer étoit seul, local, ne — accidentellement, et que la malignité n'avoit point infecté la masse du sang.

je me proposai dès lors, puisque comme je l'ai dit, la base ou le pédicule du cancer étoit entamé, moins large que la circonférence de sa superficie, et que les vaisseaux libres, sains et intacts qui étoient par dessous les fibres cauterisées, que j'avois enlevés, suppuroient et se détacheroient à merveille: je me proposai, dis-je, de détruire peu à peu, de ronger et de corroder toute la base, mais n'étoit ce pas tomber dans les dangers et les mêmes inconvéniens de l'empyrique, non sans doute, avec les ménagemens que j'observais.

D'abord je n'attaquai qu'un seul endroit et où je vis s'établir une — suppuration louable, je procédai méthodiquement, relativement aux circonstances, et aux effets que je voyois toujours résulter de l'action des médicamens pour cela j'eus d'huile de vitriol très concentrée; j'y trempai quelques filamens de charpie que je rangeai dans cet enfoncement mentionné et dont j'environnai le pédicule: lorsqu'il s'étoit formé une petite croûte ou — escarre je l'aidei à tomber, et quand elle étoit tombée ou détachée, je remettais encore d'autres brins de charpie trempés dans la même liqueur que j'enfonçai dans le même endroit.

il est vrai que cette méthode agissoit lentement, mais elle parut efficace et exemte d'accidens. ce caustique étoit propre à l'objet pour lequel je l'employai; il étoit très modéré par la petite quantité des fils de charpie qui s'en trouvoient imbibés; ils n'agissoient qu'en un seul endroit, à volonté, le malade ne s'est jamais plaint d'aucune douleur — de son action souvent interrompue. peu à peu il cava tout à l'entour, je curai insensiblement le mal par ce moyen, j'en attaqua pour ainsi dire les fondemens et diminuai la base par réprises.

enfin pendant le temps qu'il falloit, pour calmer les accidens violens que l'empyrique avoit suscité, la fièvre, les douleurs aiguës, la diarrhée et les symptomes de la salivation, pour réparer les forces du malade exténué, je d  truisis presque à moitié le pédicule ou la base de cette tumeur carcinomateuse.

un mois s'étoit déjà   cou    , il semble que j'aurois pu continuer de la même manière, puisque cette méthode étoit heureuse et promettoit de détruire peu à peu le pédicule en entier. mais les forces du malade s'étoient   c  l  es, ce que j'avois déjà fait, abreg  oit l'opération chirurgicale; je proposai l'extirpation, et je l'executai avec s  r  t   et promptitude. le malade la soutint sans découragement, délivré de cette grosse masse chancreuse qui exhaloit une odeur et une malignité putrefactive, son corps se ranima; il s'établit une bonne suppuration dans les chairs coupées, d'ailleurs d'une bonne qualité et des vaisseaux sains, et dans l'espace de deux mois et demi, à compter du jour qu'il s'étoit mis entre mes mains, il fut parfaitement guéri sans récidive et sans qu'il ne lui reste qu'une petite difformité.

je dois remarquer qu'il ne coula pas beaucoup de sang durant l'extirpation. j'avois cette tumeur quand je l'eus enlevée, elle étoit affreuse, remplie de vaisseaux variqueux, noiv  tres, gorgés d'une séance putride et corrosive; elle pesoit près d'une livre. c'est ainsi que l'application des caustiques est utile, lorsqu'ils sont menag  s avec circonspection; ils ne sont à craindre et funestes que dans les occasions où ils ne conviennent point, ou lorsqu'ils sont administrés par une main sans expérience; on peut ainsi suivant les occurrences adoucir et préparer avec les caustiques les opérations chirurgicales qui doivent s'executer avec le fer, et l'un n'exclut pas l'autre.

j'ai v  u récemment, il y a environ deux mois, une dame de cette ville, qu'une mauvaise honte obligea de cacher un cancer à la mamelle, qu'elle avoit depuis des longues années. enfin seduite par différentes personnes, elle préféra de le découvrir à une femme de s  t  ron qui lui promit de le guérir et recut à cet effet quatorze louis. cette femme audacieuse digne d'une punition exemplaire, appliqua sur le cancer de la malade un grand

emplâtre, infailliblement très corrosif, qui devoit, lui dit elle, la faire souffrir, mais dévorer et emporter le cancer, et qu'il falloit encore laisser tomber de lui même.

cette dame bien constituée de l'âge de soixante ans, eut la constance de souffrir pendant un mois, les douleurs les plus horribles sans se plaindre; ses voisins entendoient pendant la nuit des cris sourds, des gémissements profonds, des lamentations étouffées que la violence et l'atrocité insoutenable des douleurs, lui arrachoit. enfin parvenue dans un abattement et une situation extrême, elle avoit peine à respirer, son pouls étoit faible, elle me confia son état sous le secret. il me fallait employer les représentations les plus fortes pour l'engager à laisser lever ce fatal emplâtre. je l'otois à la fin, la moitié du devant de la poitrine étoit ulcérée et présentoit un aspect hideux, tout étoit rongé jusques à l'aisselle du côté gauche, le sternum étoit entamé, trois côtes cariées, les veines à la surface étoient remplies d'un sang noir et repandoient une puanteur insupportable, elle mourut le lendemain du jour qu'elle m'appella.

2

Cancers aux mamelles

on prétend que lorsqu'un cancer vient de cause interne et qu'il s'est ulcéré en peu de temps, ses progrès rapides démontrent sa grande malignité, et qu'alors il est inutile d'en faire l'amputation, parce qu'il repullule, rénaît dans d'autres parties et ne finit jamais, parce que son principe réside dans le sang et peut toujours le reproduire, ce raisonnement captieux ne tient point contre l'expérience. d'ailleurs ne se peut-il pas, que le cancer qui est l'effet d'une cause interne devienne un dépôt critique de l'humeur qui le produit, et en emportant dans ces occasions, (si les circonstances le permettent), les glandes ou cette humeur est déposée en entier ou en partie, ne diminue-t-on pas tout à fait ou d'autant la quantité de l'humeur cancéreuse qui couloit dans le

Sang. dans les cirouelles par exemple qui dependent également d'un vice interieur, —
 n'arrive-t'il pas souvent qu'en guerissant les obstructions et les engorgemens des glandes du
 col sec. ou l'humour cerouelleuses se discharge, la masse du sang se trouve entierement
 purifiée, ou ce qui y reste, devient par cette diminution plus susceptible d'être corrigé —
 et dompté par les medicamens indiqués, comme qu'il en soit, un exemple heureux sur cette
 matiere détruit tous les raisonnemens contraires que cent experiences malheureuses pourroient
 suggerer.



il y a environ vingt-cinq ans, que je fus appelé pour une dame âgée de
 58 ans et attaquée d'une tumeur schirreuse ulcérée, vacillante et viciement douloureuse
 à la mamelle gauche, presque aussi large que la paume de la main. les bords —
 étoient livides, renversés, fongueux, il en sortoit une putréfaction insoutenable et une sanie
 subtile, très acide et corrosive. on avoit depuis long temps combattu cette maladie par
 tous les remèdes internes prescrits successivement par des medecins de la ville et —
 principalement par Messieurs Chicoyneau et Astruc. ils n'avoient rien opéré ou tout
 au plus ils avoient retardé les progrès du mal, d'autant plus dangeux que la
 mere de la malade étoit morte de la même maladie attachée à la même partie.

en voyant le peu d'effet qu'on avoit à attendre de la continuité des
 remèdes internes, je ne balançai pas à proposer l'amputation. on m'objecta que
 la mere étant morte d'un cancer au sein, il n'y avoit pas à douter, que celui-ci
 ne provint du vice originaire des liqueurs, qui en susciteroit bientôt un autre.
 si j'étois assez heureux pour couper avec succès celui-là et on éteindre toutes les
 racines. ma réponse fut que le mal étoit évident et très considerable, qu'il
 me suffisoit, quelle qu'en fut la cause, que les forces du malade et les —
 conditions accessoires indiquassent l'opération pour l'entreprendre, et que la crainte
 d'un mal à venir ne devoit point empêcher de remédier à une maladie présente
 invétérée qui résistoit à tous les secours employés, qui en étoit même plus invétérée
 qui menacoit d'une mort prochaine et de rendre dans peu la seule ressource
 qui restoit, inutile, si on tardoit d'avantage d'y avoir recours.

la malade ébranlée par mes discours, résolut de souffrir l'opération
 plutôt que d'encourir une mort prochaine. après l'avoir suffisamment
 préparée, je la placai sur un fauteuil commode, d'une maniere convenable.
 je fis retirer et tenir par un aide, le bras gauche en arriere. je soutins

la mammelle cancéreuse de la main gauche, et avec un bistouri je la coupai de la droite circulairement, en faisant en sorte d'épargner la peau autant qu'il me fut possible. je disséquai quelques glandes engorgées et emportai tout ce qui me parut affecté. ce qui rendit encore le temps de l'opération un peu long, c'est que je fus obligé de faire la ligature de l'artère mammaire. je lavai la plaie avec du vin miellé tiède, par préférence à toute liqueur styptique, que conseillent la plus part des auteurs et qui peut, en crispant et cauterisant des fibres sensibles, délicates et irritées, produire des fâcheux effets. le sang entièrement arrêté, je couvris la plaie de charpie brite, — soutenue par plusieurs compressees recouvertes du bandage appelle *épica*.

la malade soutint très bien cette opération. je fus obligé de la saigner trois fois pour appaiser la fièvre, les irritations et les douleurs. peu à peu tous les symptômes s'apaisèrent; je me servis dans la suite du purgatif — d'un simple digestif; les chairs et les vaisseaux d'alentour se degorgèrent du sang grumele et stagnant, et suppurerent abondamment. cette suppuration excessive dans des places si considerables peut entrainer — une extenuation, un épuisement et jeter la malade dans la consomption et le marasme. elle se modéra et se rectifia peu à peu; les chairs végéterent avec vigueur et la plaie fut conduite à une parfaite cicatrisation dans l'espace de deux mois.

j'avois lieu d'être content du succès de cette opération; mais quelques mois après, ceux qui craignoient les suites du vice intérieur du sang, eurent lieu de s'approuver du pronostic qu'ils avoient porté; on continua d'adoucir et de corriger les liqueurs, mais cela n'empêcha pas que l'hiver d'après, la malade ne se plaignit d'une nouvelle glande schirreuse qui annonçoit un nouveau cancer occulte prêt à repulluler. après l'avoir — inutilement combattu par des remèdes réitérés dans les saisons; il fut décidé une année après d'en prévenir les funestes progrès; elle y sentoît des — lancemens vifs et des douleurs véhémentes, la tumeur extrêmement dure étoit parvenue à la grosseur d'une noix; comme elle étoit sans adhérence, j'en fis l'extirpation totale qui fut suivie en peu de temps d'une entière guérison.

cette dame n'a eu depuis, aucune tumeur, aucun engorgement lymphatique et glanduleux qui ait fait paroître le moindre signe suspect de vice cancéreux; elle recouvra son embonpoint. et est morte dix sept ans après d'une maladie aiguë.

abcès caché dans la substance

Du crane.



une religieuse âgée d'environ cinquante ans se plaignoit dans l'année 1749, d'un sentiment de douleur à la tête, dont elle ne put jamais bien définir la cause. au commencement elle étoit légère, & la malade tâcha de se dissiper et de se distraire, elle l'attribuoit tantôt à un air froid auquel elle s'étoit exposée le matin dans un jardin du couvent, tantôt à un petit coup d'une clef qu'elle se rappelloit s'être donnée sur la tête. cependant cette douleur fixe et continue qui se faisoit sentir vers l'angle supérieur et postérieur du pariétal gauche, augmenta vivement et se vit sans relâche, respectivement aux idées qu'on se forma de cette maladie et aux indications qu'on crut devoir remplir un mois après la naissance, que la malade commença de traiter soigneusement son mal, elle fut saignée plusieurs fois du bras, du pied, elle prit des vulnéraires, des céphaliques, des calmans et d'autres remèdes qu'on lui prescrivit sans succès. cette dame très respectable étoit d'une constitution saine, d'un tempérament robuste et exemte même des petites incommodités qu'éprouvent si fréquemment les religieuses.

après deux mois de durée de cette douleur persévérante, la malade bien loin de ressentir le moindre soulagement, ént au point à ne pouvoir plus la supporter. au reste il n'y eut jamais aucune lésion, pas la plus petite altération de couleur aux tégumens de la tête ni aucun signe et aucune apparence de fracture de suture et de scissure au crane qui étoit ferme, intact et dans son intégrité. il faut encore remarquer que quand on appuyoit fortement le doigt sur l'endroit de la douleur la malade n'y sentoit aucun changement.

bientôt après, elle perdit l'appétit, devint mélancolique, chagrinée, exténuée, sujette à des grandes insomnies, qu'on calmoit au

commencement par des narcotiques, et qui étoient depuis dévenues très difficiles à apaiser. elle étoit en proie à des anxiétés continuelles, se plaignoit — d'élancements vifs et de battemens redoublés à l'endroit de la douleur, dont le siège qui n'avoit été dès son origine, qu'un point, s'étoit agrandi et occupoit une largeur qu'elle représentoit par le diamètre et la figure d'un œuf de six livres. la fièvre s'éleva ensuite, et elle eut pendant une quinzaine de jours de petites exacerbations le soir, précédées par des horripulations légères et instantanées. quoiqu'elle souffrit des douleurs — aiguës et violentes, quelque situation qu'elle affecta, et dont elle changeoit souvent, elle se tenoit plus volontiers la tête courbée, tandis qu'au — commencement elle promenoit beaucoup dans la chambre, principalement dans un air libre et ouvert; sur la fin du troisième et durant le quatrième mois de la maladie elle tint la tête penchée, ordinairement plus basse que le reste du corps, en s'appuyant et se renversant sur le côté malade. ce fut précisément à la fin du troisième mois qu'on eut besoin de prendre l'avis de plusieurs personnes de l'art, sur une maladie — indéfinie, rare, difficile, sans caractère précis, sans dénomination connue, qui n'offroit que des signes vagues, équivoques et obscurs et qui donnoit un vaste champ aux conjectures, à l'opinion et à la raison blance.

les consultants assemblés instruits de toutes les circonstances antérieures furent partagés dans leur avis. les uns l'attribuèrent à une lésion — intérieure des vaisseaux du cerveau, d'autres à une concrétion, à un corps étranger arrêté dans cette partie, qui piquoit, comprimoit, gênoit et irritoit les méninges; d'autres enfin eurent que cette pression — douloureuse pouvoit venir d'une mauvaise conformation de la surface interne du pariétal.

Dans cette confusion d'idées, j'exposai, que, quoiqu'à l'extérieur tout parût dans son état naturel, ils convinsent tous qu'il y avoit un dérangement local qui répondait à l'endroit de la douleur; et puisque cette lésion pouvoit être impossible à reconnoître et selon les apparences irrémédiable par tous les médicamens que la malade avoit pris, mon —

Sentiment étoit, sans vouloir approfondir conjecturalement le mal, d'en —
 d'en découvrir le siège par un trépan; d'autant mieux que ne connaissant
 pas d'autre moyen plus efficace pour lui porter immédiatement les remèdes
 propres à le guerir, j'ajoutais que si cette opération étoit inutile, elle ne
 seroit ni inutile ni dangereuse par elle même. Mais les consultants —
 n'approuvèrent pas mon opinion et s'opposèrent à son exécution. on s'arrêta
 seulement à vouloir dégager les vaisseaux du cerveau, et à y rendre la —
 circulation du sang plus libre par une saignée à la jugulaire, qui fut
 faite sans produire aucun effet. la malade demanda ensuite qu'on lui
 appliquât sur la tête des pigeons ouverts en vie; je le fis pour la contenter,
 son état n'en devint pas meilleur.

Trois semaines après cette consulte, comme je ne discontinuai pas
 de voir la malade elle me dit sentir, et j'aperçus une elevation et une
 tumeur en l'endroit précisément affecté de la tête. je la déterminai à me
 la laisser découvrir; j'y fis en conséquence une incision d'environ trois
 pouces, je vis tout de suite suinter quelques gouttes d'une liqueur —
 purulente. j'observai attentivement, je reconnus un boursofflement à la
 table extérieure du parietal les cellules diploïques dilatées, contenant une
 liqueur véritablement purulente et sanieuse, dont sans doute le crœpissement
 et l'érosion avoient ainsi boursofflé la table extérieure de l'os par préférence
 à la table interne, peut être parce que la malade, ainsi que je l'ai remarqué,
 tenoit depuis long temps la tête fort penchée de côté. c'étoit donc un véritable
 abcès, dont le pus enfermé dans le diploë du parietal gauche, s'étoit —
 nécessairement étendu, et n'avoit aucune issue ni aucun débouché d'aucune
 part; car avec mon stilet, je n'en pus trouver aucun dans le cerveau.

voilà la maladie reconnue; mais trop tard: il ne fut plus —
 tems de secourir la malade; je fis sortir du pus tant qu'il me
 fut possible, mais la malade mourut deux jours après, ayant résisté et
 quatre mois à des douleurs violentes qui l'épuisèrent insensiblement; —
 de là je conclus que si j'eusse pratiqué le trépan, lorsque je le —
 proposai, il est vraisemblable que la malade auroit pu guerir.



abcès dans la substance d'un parietal

ce n'est pas seulement aux fractures du crâne et aux épanchemens sur le cerveau qu'est bornée l'opération du trépan. Les os du crâne sont spécialement composés d'une substance dyssique et intermédiaire occupée intrinsèquement par une infinité de vaisseaux de tout genre qui serpentent et qui sont repliés merveilleusement dans leur cavités cellulaires. Cette cause qui n'est pas assez vive et forte pour porter et transmettre son impression sur les vaisseaux du cerveau, la produit quelquefois sur ceux du diploë, occasionne leur rupture et par conséquent cause l'épanchement des liquors, qu'ils contiennent, capables de concevoir toutes les dégénérescences dont les humeurs animales sont susceptibles. pour donner issue au dehors à ces liquors épanchés et renfermés entre les tables des os, la chirurgie n'a point de moyen plus efficace que le trépan. il est vrai que les signes qui caractérisent ces maladies, sont difficiles à démêler et ne peuvent être saisis que par des praticiens consommés. c'est pourquoy il est important de multiplier les observations qui peuvent répandre quelque clarté sur cette matière.

en 1751, un homme de trente ans, vint en badinant avec un de ses amis un coup de bâton sur la tête; il sembla si léger qu'il ne fut des lors suivi d'aucune apparence de meurtrissure ni d'aucun sentiment de douleur. quinze jours s'étoient déjà écoulés sans qu'il s'en plaignît d'aucune manière. environ trois semaines ou un mois après, il portoit souvent, comme par un sentiment naturel, la main à l'endroit où il avoit reçu le coup; il commença à y sentir un appesantissement et un point douloureux qui s'aggrava avec le tems, et alla toujours en croissant. dans l'espace d'un mois et demi il devint insupportable, et le malade ne put y résister. ce fut alors qu'on me pria de le visiter;

il ne sortoit pas de la maison depuis plusieurs jours, étoit incapable d'application et d'affaires, n'étoit bien nulle part, se tourmentoit sans cesse, et il se mettoit dans le lit et s'en levait plusieurs fois dans le jour.

je le trouvai abattu, il me fit lui même le détail de ses douleurs et de la cause à la quelle il imputoit son mal. je rasai l'endroit de la tête où étoit le mal qu'il m'indiqua; il le rapportoit à la partie la plus supérieure et antérieure du parietal droit. je ne trouvai aucune lésion aux tegumens ni à l'os même. il me dit suivant les questions que je lui fis, qu'à l'instant du coup, il n'avoit senti aucun ébranlement intérieur et que ce n'étoit qu'après un mois d'intervalles qu'il s'étoit apperçue d'une petite douleur inhérente en cet endroit, semblable à celle que procureroit la pointe d'un clou qui y seroit fiché; et depuis elle s'étoit beaucoup accrue et étendue progressivement, de manière à lui causer continuellement une douleur lancinante et gravative qui étoit sans aucun instant de remission et de relache et par fois de frémissemens passagers. les sens de la vue et de l'ouïe n'en étoient point affaiblis; la compression de mon doigt sur l'endroit du mal ne communiquoit point dans l'intérieur et n'apportoît aucune différence à la douleur.

la similitude de la cause, de la nature, des progrès et de la marche de cette maladie avec celle que je viens de décrire qui m'avoit extrêmement frappé et étoit tout récemment inculquée dans ma mémoire, se presenta tout de suite à mon esprit. cependant pour ne pas jeter l'alarme dans cette famille, je ne crus pas devoir lui communiquer d'abord mes réflexions et mes craintes. je me contentai en regard à la bonne constitution de la vigueur et à la jeunesse, de le saigner deux fois au bras, afin qu'il parût ^{quelques tentatives} quelques remèdes simples, d'ailleurs indiqués et nécessaires avant que d'en proposer d'extrêmes. les saignées n'opererent aucun changement; l'intensité de la douleur augmenta au contraire constamment. je le vis plusieurs fois s'agiter, s'inquiéter, et se tenir, sans doute par un sentiment naturel, la tête basse, courbée et penchée sur le côté malade. il s'y plaignoit encore d'une chaleur vive et d'une pulsation ou d'un battement fort. il ne pouvoit reposer, prenoit peu de nourriture, et le pouls devint fébrile et irrégulier.

cette ressemblance et cette unicité de symptômes éclatans ne purent constituer et caractériser évidemment la maladie du même genre supérieurement énoncée que M^{lle} la Religieuse avoit — malheureusement effugée un an et demi auparavant. leur violence et leur durée invétérée me firent penser que je ne devois pas perdre le tems en des menagemens hors de saison, ni m'amuser à faire prendre inutilement au malade tous les remèdes ordonnés à la religieuse. en exposant mon sentiment aux parens, je leur citai cet exemple, et je conclus qu'il n'y avoit que le trepan qui put mettre le mal à decouvert et nous donner quelque — esperance de le guerir. l'atoute de douleurs que le malade souffroit le firent bientôt consentir à subir cette operation. mais je voulus pour me mettre à couvert de blâme et d'évenement facheux, qu'on appelle en consulte, avant que de l'entreprendre, le chirurgien que j'indiquai, c'étoit positivement un de ceux qui avoit consulté précédemment pour la maladie de la religieuse, et qui avoit été instruit de toutes les particularités dont elle fut suivie.

après le rapport succinct que je lui fis de celle-ci confirmée par le témoignage du malade present, il approuva ma resolution et fut de l'avis de tenter sans delay le trepan, le même jour j'y disposai mon malade, le lendemain matin l'appareil étant préparé, ayant fait une incision suffisamment étendue et ruginée, j'examinai la surface extérieure qui étoit sans alteration et dans son état naturel, j'appliquai ensuite une seule couronne mediocre de trepan, au milieu même de l'endroit de la douleur. je tournai l'arbre très doucement, quand je fus parvenu près du diploe et que j'y communiquai déjà par un des côtés, parcequ'il est impossible que la couronne porte également de tous côtés et d'ailleurs l'os n'est pas précisément de la même épaisseur dans toute la circonférence de la couronne, je vis suinter et s'élever quelques gouttes d'un liquide purulent, j'achevai de ^{sans accident} scier jusqu'au diploe lorsque la pièce d'os fut détachée et ne tint plus, je la levai avec la feuille de myrthe. je bornai la mon operation qui mit à decouvert un véritable pus, qui inondoit dans cet endroit les cellules diploïques, je l'absorbai avec de la charpie, et ce fut ma principale attention pendant plus

jours, jusqu'à ce qu'elles fussent parfaitement nettoyées; une seule couronne me suffit. j'étois disposé à en appliquer plusieurs, si le cas l'eût exigé, je veux dire, si le pus eût été assez abondant pour avoir besoin d'une plus grande ouverture, ou qu'il eût manqué de se rendre dans celle que j'avois pratiquée. je croyois encore que le pus par son long séjour ou sa mauvaise qualité, crouillant dans le même endroit et entre des lames osseuses fort minces et délicates, ne les eût altérées, et eût occasionné un principe de carie; elle s'étoient conservées saines.

Le malade se sentit dans peu soulagé, le lendemain de l'opération il dormoit la moitié du jour d'un sommeil profond et tranquille, et plus qu'il n'avoit fait depuis un mois. les douleurs s'apaisèrent et il sembla revivre. j'eus dans ce traitement toutes les attentions qui conviennent à une opération du trépan faite à cause de fracture, à celles près qui regardent le cerveau découvert qui n'étoit dans cette occasion ni endommagé ni exposé à l'air; cependant j'eus la précaution de tenir mon malade dans un endroit bien fermé à l'abri du vent, du froid et des injures de l'air. les pansements étoient moins longs et moins sujets à des inconvénients; je me servis des digestes balsamiques, des spiritueux et des vulnéraires; j'avois le soin de mettre également le couvre chef et de tenir le malade à la diète et ensuite à un régime approprié.

j'observois quand l'écoulement du pus et la suppuration des petits vaisseaux du diploë furent entièrement achevés, qu'il s'y fit un bourgeonnement, qu'il y naîroit de petites fongosités que je reprimai par des digestifs, cette opération moins compliquée, moins considérable que le trépan ordinaire, en eut tous les avantages sans en avoir les dangers. — l'exfoliation des os fut plutôt faite, tout le reste se passa de même et indiqua le même traitement. ce qui est à remarquer, la partie osseuse enlevée par le trépan se regenra et son vuide se remplit par le prolongement même de la substance osseuse, de la même manière que se fait la réparation des grandes esquilles d'os cariés.

Le malade fut entièrement guéri dans l'espace d'un mois et demi sans qu'il n'ait plus ressenti de douleurs semblables à la tête. il a été en état de remplir ses devoirs de sa profession et délivré heureusement d'un mal d'autant plus dangereux qu'il étoit plus caché et plus extraordinaire.

oblitération des narines



les narines sont oblitérées quand les conduits extérieurs du nez s'effacent, ils sont sujets à s'effacer toutes les fois qu'ils sont lésés et détachés de la peau qui les couvre et les sépare. car toutes les ouvertures extérieures du corps se refermeraient bientôt, si on les dépouillait des tegumens naturels qui les revêtent et se replient pour les fermer, tant il est vrai que l'action organique des vaisseaux tend sans cesse à les rapprocher et à les unir. Les organes intérieurs du nez ne deviennent d'aucun usage, dès que les conduits extérieurs sont exactement bouchés, cependant leurs fonctions sont essentielles à la santé et à la vie, elles servent à l'introduction de l'air, à la liberté de la respiration, à la perfection de la voix, au sens de l'odorat, et à l'écoulement d'une mucoité particulière. quelle foule de dérangemens ne naîtroit il par de leur interruption, il est donc important dans les maladies qui attaquent les narines, de les tenir ouvertes lorsqu'elles sont ulcérées dans leur intérieur, qu'elles menacent de se reprendre ou de les ouvrir, dès qu'elles se sont collées et régrissées.

il regna dans cette ville au commencement de 1760, une petite vérole épidémique d'un mauvais caractère, qui fit beaucoup de ravages. je fus appelée vers le milieu de janvier de cette année, pour une jeune fille de dix à onze ans, qui venoit d'échapper une petite vérole des plus confluentes dont elle a été fort maltraitée. les boutons, selon ce que les parents m'en ont dit, étoient si accumulés, qu'ils se suivoient les uns les autres, on ne pouvoit la toucher sans la blesser, les narines furent remplies d'une si grande quantité de pustules qu'elles ne formèrent intérieurement qu'une playe, après qu'elles furent deséchées, le visage principalement se trouva bouleversé et défiguré par beaucoup de cicatrices. le dos du nez fut érasé et rattaché et les narines si exactement bouchées et oblitérées, que l'enfant étoit oppressé, obligé de tenir sans cesse la bouche ouverte, elle ne pouvoit absolument respirer par le nez d'où il ne couloit aucune goutte de liqueur, les humeurs excrémentielles du nez déversoient et sortoient par la bouche.

à la seule inspection de l'état du nez, on étoit facilement persuadé de l'existence de tous ces derordres, les narines étoient si intimement collées ensemble, que si je n'eusse point connu l'enfant, j'aurois été induit à penser qu'il étoit né avec cette difformité, tant elle lui sembloit naturelle, car il ne paroissoit pas la moindre trace de cicatrisation, les ailes et la cloison du nez affectés les uns contre les autres, étoient joints très uniment et paroissoient n'avoir jamais formé qu'un seul tissu.

je voulus examiner d'abord si les narines n'étoient collées ensemble qu'à leur superficie extérieure ou à leur entrée; et si il n'y avoit que la peau au dehors qui les unît, je tentai d'y introduire un petit stilet dans le dessein de les dilater peu à peu, je perçai la peau en l'endroit qui me parut le plus propre à favoriser son introduction et l'effet que je me proposai. il me fut impossible de l'exécuter, je penetrai peu avant, parce que le malade souffroit des douleurs assez vives par le déchirement et la rupture forcée que j'occasionnai des fibres.

le seul moyen praticable étoit de séparer ou de couper avec une lancette les parois du nez et d'ouvrir toute l'étendue des narines fermées. les parents y consentirent, je me servis d'une lancette qui ne suffisoit pas, parce qu'il fallut pénétrer profondément, diviser les narines en bonne pousse intérieurement et la lame de cet instrument étoit faible, trop menue et pas assez pyramidale, j'eus recours à un bistouri un peu usé qui n'eut point ces défauts. cette opération ne laissa pas d'être douloureuse et d'exiger beaucoup d'attention, par rapport à son étendue et à la profondeur que je n'aurois pas soupçonné être si considérable, et qui étoit selon toute la cloison et les ailes du nez.

j'imitai autant qu'il me fut possible l'ouverture naturelle, dont il ne restoit aucun vestige que je puiserai rendre: il fallut en tracer une nouvelle que je garnis et remplis ensuite de charpie brute pour maintenir les narines écartées et empêcher leur recollément.

L'enfant étoit difficile à contenir, il fallut assujettir sa tête avec fermeté pour rendre les incisions égales. les narines saignerent beaucoup. il étoit nécessaire cependant pour procurer la génération d'une nouvelle peau qui

devoit investir et revêtir tout l'intérieur; d'introduire dans les conduits du nez un corps solide, d'une consistance ferme et souple, capable de soulever les navires, de les tenir éloignées, sans pourtant que la substance trop dure et inégale put lésar et irriter les nouveaux parois internes que j'e venois de former et qui n'étoient encore tissus que des vaisseaux dilacérés et entrouverts. j'e choisis à cet effet de la cire que j'e figurai d'une manière à y être retenue avec succès sans pourrir niire. vingt jours après, que j'e jageai que les embouchures des vaisseaux incisés devoient être flétries et affairées; j'e crus devoir ouvrir une issue à l'humeur muqueuse qui étoit obligée de séjourner et de couler dans la bouche; j'e fit faire deux petites canules de plomb, que j'e moulai le mieux que j'e pus, au diamètre et à la figure naturelle des navires. ces deux canules minces, légères, creuses au dedans, laissoient un canal libre au milieu, elles étoient assées au forme de tige et s'enfonçoient environ un pouce dans les conduits du nez et étoient retenues au dehors par un ruban qu'on tiroit derrière la tête. j'eus soin de couvrir et d'envelopper leur circonférence externe d'un linge fin, enduit de mucilage pour ménager, joindre et lubrifier les extrémités des vaisseaux coupés et à decouvert, et afin de hâter leur consolidation.

il fallut un long temps pour accomplir cette cure, qui paroit au premier aspect d'une moindre conséquence qu'elle n'a été en effet. elle fut pénible et impliquée dans le traitement. j'e mets les petits ~~petits~~ accidents qui retarderent la guérison; comme les legeres hemorrhagies qui survinrent, les soins qu'exigèrent les mucosités épaissies et dures qui obstruoient la partie supérieure du canal, et qu'il fallut liquéfier, adoucir et humecter en différents temps pour en solliciter la sortie, l'organe intérieur qu'il fallut déterger et révivifier. toutes ces opérations multipliées demandoient des grands ménagemens, et l'impatience de l'enfant qu'on avoit peine à soumettre, augmenta les difficultés.

j'ai suivi ce traitement pendant plus de deux mois; et l'enfant a porté les canules pendant plus de cinq. depuis ce temps, les conduits extérieurs du nez ont resté ouverts tels qu'ils ont été modifiés par l'incision et la canule de plomb, et assez conformes à leur ouverture.

19

+

naturelle, sans avoir plus besoin de les aggrandir et de les contenir davantage par l'introduction d'aucun corps. cette operation n'a laissée aucune laideur à l'embouchure du nez; l'enfant est parfaitement guéri, le nez sert à toutes ses fonctions, il est seulement écrasé et resserré, ce qui est l'effet antérieur de la petite vérole.

6

Exemple d'une Superfétation



beaucoup de personnes renvoient encore en doute la Superfétation; beaucoup d'auteurs ont non seulement nié la possibilité, mais encore ils ont suspecté la bonne foi de ceux qui en ont fourni d'expériences. dans des cas si contestés et qui paroissent équivoques et douteux, on ne sauroit trop accumuler les preuves pour confirmer la vérité des histoires de superfétation que les observateurs nous ont laissées; j'en atteste l'exemple suivant.

la femme du nommée batelier citoyen de cette ville de Beaucuire se trouva enceinte en 1742 pour la première fois. naturellement robuste et dotée d'un grand embonpoint, malgré son incommodité d'être bûcherne, elle passa le temps de sa grossesse, sans ne ressentir que les petits dérangemens ordinaires aux personnes de son âge. elle vaqua autant qu'il lui fut possible, à ses affaires domestiques, jusqu'au terme accompli. étant arrivée au commencement de décembre de 1742, elle annonça ses couches prochaines selon sa supputation. en effet le 7 de ce mois, elle sentit les douleurs de l'enfantement; le travail ne fut pas long, la nature seule l'accomplit; elle fut délivrée en peu de temps de l'enfant et de l'arrière faix; les vuidanges coulerent bien et tout se passa heureusement.

elle accoucha cependant d'un enfant male des plus gros et des mieux constitué, ayant les membres arrondis et les traits bien formés, les forces étant réparées par le repos et une bonne nourriture, elle se leva, agit dans la maison; le lait étoit abondant dans ses mammelles; des qu'elle eut repris sa vigueur et le cours d'une bonne santé, elle invita ses parens le 24 du même mois, veille de Noël au matin, pour sortir pour la première fois et aller à l'église. quand ils furent tous assemblés et prêts à sortir, cette femme qui d'ordinaire

le dernier instant de son accouchement, avoit été exempte de douleurs, et qui avoit passé la nuit précédente, fort tranquille, se plaignit subitement de coliques aiguës que les personnes présentes attribuèrent à une affection hysterique qu'on appelle vulgairement dans ce pays mal de mere. chacun s'empressa de lui faire tous les petits remèdes particuliers dont on s'avisa; on lui fit boire des liqueurs spiritueuses et antihysteriques; on lui appliqua un emplâtre sur le ventre, sans qu'on reconnût ce qui se passoit au dedans.

enfin les douleurs augmentèrent vivement, elle crioit et repetoit sans cesse qu'elle sentoit renouveler les memes maux qu'elle avoit souffert dans son accouchement, et qu'il lui sembloit qu'elle alloit accoucher, prevenues de l'apparante impossibilité de ce qu'elle disoit, et preoccupées par avance que ces douleurs dependoient de toute autre cause, toutes les femmes qui la tourmentoient à force de lui donner des boissons differentes, crurent qu'elle ne le savoit de cette expression que pour demontrer la violence de ses douleurs, et ne s'arretèrent point à ses discours; neanmoins elle s'écrioit par intervalles, j'accouche; la sage femme qui étoit auprès, se leva pour ceder à ses instances; à peine fut-elle à terre pour recevoir un autre enfant. cette femme accoucha dans l'espace de moins de deux heures d'un second enfant mâle, aussi fort et bien conditionné que le premier, et qui étoit également venu à terme. les suites de l'accouchement s'acheverent tres heureusement, huit à dix jours apres, au lieu seulement du premier enfant, elle fut à l'église, offrir deux enfans dont elle avoit accouché separément dans l'espace de dix huit jours.

Je tiens de la mere meme, le récit de toutes ces circonstances, que j'ai écrites dans l'ordre qu'elle me les a dictées. cette supériorité irrévocable est avérée et connue de toute la ville; quoiqu'il se soit écoulé déjà 21 ans depuis qu'elle est arrivée. le pere, la mere et les deux enfans qui sont tous les deux des hommes faits, de la plus haute taille et d'un tempérament athletique, vivent encore et jouissent d'une santé parfaite. si l'académie juge à propos de constater d'une maniere authentique ce fait, par leur extrait baptismal, signé du curé de la paroisse ou du témoignage par écrit des parents, je m'oblige de les lui envoyer incessamment dans la forme qu'elle désirera.